

Poupées Russes

Hormis la soif, l'instant est parfait. Le top, c'est qu'il peut le figer, le prolonger à l'envie. Son café en main droite ne refroidira même pas. Il restera "noir comme l'enfer" -objectivement, il est en plein dedans- « fort comme la mort » -qui ne devrait plus tarder- et « doux comme l'amour »- qui est assis de l'autre côté de la table art-deco; sur le plateau de laquelle se reflète un ciel d'un bleu indécent pour l'époque.

Enfin, l'amour, c'est un grand mot. Un mot trop grand pour ce qu'il peut se permettre. Mais le peu qu'il a décidé d'injecter dedans lui convient parfaitement dans sa situation :

En bref, une anarchie de cheveux savamment encadrée. Un front ostentatoire. Une paire d'yeux dans lesquels il peut se voir en mieux. Un nez à se sentir des ailes. Un visage où se mêlent innocence et expérience, ingénuité et gravité. En guise de lèvres, des courbes et du rouge... rouge. Un menton décidé. Un cou à faire oublier le collier qui le ceint, serré. Des épaules mates et fermes, comme les bras, lovés de serpents d'or, des coudes aux poignets. Des mains sans le moindre bijou, tellement nues que c'en est troublant. Tout comme la poitrine qui soulève deux pointes mutines au gré de la conversation.

La conversation, il l'a choisie légère. Des phrases courtes. Des suspensions. Des silences, aussi. Pour se plaisir du rebond plutôt que du fond. Des langues anciennes, Espagnol, Français, Italien en farandole. Adaptées au standing de la terrasse distinguée qu'ils occupent sur le toit d'un building qui a le bon goût d'être le plus élevé de la ville. Entre les tables, des verrières, vers les étages inférieurs. Des plantes à foison, des essences rares, naturellement. D'autres, pures inventions.

Au lointain, sur les véhicules en transit aérien, il n'a pas la main. Tout juste les grandes lignes du design, en l'occurrence solar-punk. Il sait qu'ils ne transportent rien d'autre que leur logo. Un placement produit dans son cas parfaitement inutile, accidentellement cynique.

Son attention revient à la femme. Elle a encore changé de coiffure, sans doute aussi la teinte de sa robe. Pas ses attributs physiques, il a besoin de repères fixes, ces dernières heures. Et de rouge à lèvres, rouge. La conversation a mué, ils rient plus souvent qu'ils ne parlent à présent. Elle est sublime. Hormis la soif.

Viendra le moment de s'enlacer. Elle sait quelque chose dont il a besoin pour la suite du scénario. Il va devoir jouer serré, il lui reste très peu de temps subjectif, donc pas de nouvel échec. Pour l'instant, il étire la scène du café, c'est sa préférée. En temps ralenti, la femme se penche au-dessus de la table, son visage effleure le sien. Il s'immerge dans ses odeurs. Elle le croise. Il sent le frôlement d'une mèche sur sa tempe. Elle chuchote 7 chiffres en russe pendant qu'un bip vibre discret dans la poche gousset de son gilet tweed Monroe 1924. Elle se fige. Il reconnaît le signal sans avoir besoin de consulter sa Tiffany & Co. 18K modèle 1904. Il le fait pourtant. Au-dessus du cadran ivoire, des aiguilles bloquées sur 10h12 – "c'est tellement plus esthétique"- : un hologramme,

tellement plus vulgaire, en lettres clignotantes: "Critical Battery Level". Il lâche un "Je reviens." inutile à la fille gelée. Tout comme le reste du monde. Il ôte son casque VR. Retrouve sa matrice.

La soif. Puis la douleur. Puis la gravité. Puis la gête. Puis la puanteur. Puis le ronronnement rugueux du fatras des appareils qui fonctionnent encore. Puis enfin, le temps que ses yeux s'accommodent à pénombre qui s'est superposée au ciel de q-bits, l'image de sa cabine inutile, de son amalgame de câbles, d'électronique et d'écrans inertes.

Pas besoin de lumière pour s'extraire de sa couchette, la proprioception suffit. Depuis le temps qu'il est coincé ici, il a appris à se passer d'apesanteur. Il rebondit vers ce qui est devenu le bas de son habitat, déconnecte au passage la poche d'eau du recycleur, perçoit avec un serrement sa masse -pas assez- et sa mollesse -trop. Ça l'arrête dans sa dégringolade. Il porte l'embout à ce qui reste de ses lèvres. Tout le contraire de celles de la fille. Les quelques gouttes qu'il tète ne lui permettent même pas de déglutir. Il déglutit quand même. D'abord c'est douloureux. Puis longtemps une gêne, comme si sa glotte ne parvenait pas à remonter dans sa gorge pour reprendre sa place. Il a l'épouvantable sensation qu'il pourrait s'étouffer de soif.

Il pense encore à ça, concentré sur sa glotte alors qu'il enfile machinalement sa combi, écorchant ses plaies, ses escarres, sur les croûtes du sang qui a coagulé aux emmanchements. Une fois emballé dans son cocon orange, par habitude, il tente une tétée à la canule sensée lui distribuer un peu de ses fluides recyclés. Quelque fois elle lui donne quelques gouttes de ce qu'elle a puisé à l'effort d'enfiler le scaphandre. Mais le plus souvent, pas même une vapeur pour sa bouche, juste un peu plus d'aigreur pour son ventre.

Il verrouille son casque, appuie sur la commande du sas, subit le protocole de confirmations en automate. Une iris de carbone s'ouvre sur le dehors. L'obscurité dévorée par une lueur rouille ne lui permet de distinguer que la poussière. Son horizon se situe quelque part devant ses gants, là où la ligne de vie fluo se perd dans la soupe, une poignée de centimètres au-dessus de la carlingue. Le courant a faibli. Il se demande ; s'il en avait la force, s'il serait capable de marcher pour la première fois en bipède dans ce dehors. Pour l'heure, enfermé dans son scaphandre, il se contente de ce qu'il peut : crocher son mousqueton sur le flanc du vaisseau, à genoux. Soumis à la gravité. Et à la poussée du fleuve de sable.

Sur ses quatre appuis, sa ligne de vie le mène à travers le flot de poussière, écume du fleuve minéral sur lequel roule le vaisseau. Ce qui le console de la douleur c'est qu'elle sera payée en sueur recyclée avant même son retour. Il a soif.

Vingt trois minutes temps réel à longer la partie émergée du vaisseau vers l'échelle de service des passerelles de poupe. La montée est un supplice. Même s'il connaît le nombre d'échelons par corps, la douleur l'invite à chaque palier à se demander s'il ne s'est pas mélangé dans son décompte. Jusqu'à l'arrivée au pont de maintenance, la promesse du retour d'un horizon, de la voûte céleste. Cela s'annonce par un nouvel éclaircissement progressif de la rouille elle-même, sans faiblir, jusqu'à l'éblouissement général. Un bain de lumière. Comme si au contraire de perdre en densité la poussière s'offrait un baroud d'honneur flamboyant.

Enfin, il émerge. De l'écume aveuglante du fleuve de sable à la nuit éblouissante du vide

spatial. L'étoile qui fait ici office de puits gravitationnel a beau être une naine rouge, c'est le blanc létal de la fusion de l'hydrogène qu'elle balance sur la cacahuète ferreuse et minérale sur laquelle il est échoué. Une paire d'échelons de plus et il peut distinguer la voile de charge suspendue au mât de misaine. Couverte de sable.

Déclipser les goupilles des cadènes, les reprendre. 3 tours et demi. 5 tours. Un seul des trois haubans qu'il reste au mât solaire n'a pas bougé depuis son dernier passage. Il frappe une drisse sur son scaphandre, laisse l'enrouleur le hisser jusqu'à la corne. De cette position, il fait glisser sur la voile la longue spatule qu'il a conçue avec du revêtement intérieur de scaphandre, pour ne pas blesser la toile d'aérogaphite. Il doit avoir le geste très lent, sinon la poussière se redépose. La gravité qui le fait tant souffrir n'est pourtant par ici pas assez puissante pour aspirer les minuscules granulés qui préfèrent coller à la voile. C'est long. Mais après l'épreuve de l'ascension, l'opération est une sinécure. Avant le plongeon cette manœuvre était même devenue une danse verticale. Avant.

Il connecte la voile. Le signal « No Battery Charge » quand il lance la séquence de reboot est une sentence. Un regard à la passerelle bâbord lui en fournit la cause. Il n'y a plus de passerelle, donc plus de convertisseurs pour l'énergie de la voile. Il peut toujours briquer...

Suspendu à son mât, au-dessus de la poussière minérale qui fait office d'atmosphère à ce cailloux de quelques dizaines de kilomètres dans sa grande longueur, il contemple les berges du fleuve. Sous le nuage de cristaux de lumière sur lequel semble voguer son vaisseau, il sait le gravier, les gravats et les rochers ferreux à peine émergés qu'il a deviné, parfois gigantesques, croisant toujours trop près. Il n'aurait rien pu faire.

Il affale. Range la tige des alènes. Arrivé à l'échelle de descente, il libère le mousqueton et bascule plus qu'il ne plonge dans les volutes. La minute de descente en chute libre vers la coque du vaisseau est une libération, Une minute complète d'apesanteur. Une minute qui pardonne l'horreur de l'ascension. Qui à elle seule lui donne un sens. Libération de la douleur. Cette douleur qu'il doit à cette même minute, précisément. Il y a 17 jours standards maintenant.

C'était avant la soif, ce saut sans prendre la peine de déchiffrer le flux du flot. En tout cas pas assez. Droit dans une risée. Emporté au-delà du vaisseau juste ce qu'il faut. Jusqu'à la surface du fleuve, en un plongeon indécent de lenteur dans la poussière éblouissante et opaque. Puis plus profond, le sable, le gravier, les gravats, les blocs. Effleuré, caressé, entraîné, aspiré, écrasé, écartelé par le fleuve lent; et maintenu en vie parfois malgré lui par le scaphandre démantibulé. 6 heures avant de regagner la surface, 16 heures 27 minutes avant qu'il puisse agripper la coque. Puis s'extraire du flux si lent. Mais inflexible.

Il a vu 32 fois se lever et 33 fois se coucher le phare thermonucléaire, à surnager tantôt dans la lumière intraitable des cristaux de poussière, tantôt l'obscurité qui n'existe qu'au-delà des atmosphères. Avec parfois pour repère l'appui de l'arête d'un bloc dans la fluidité fluctuante du gravier, du sable. Il avait fini par se débrouiller une flottabilité, une nage lente. Un ralenti imposé par la viscosité, la granularité du fleuve, dans cette faible gravité. Faible mais suffisante pour le broyer... et déchirer la passerelle bâbord.

Pour l'instant, il trace sa chute libre parallèle à l'échelle de service. Huit mètres avant

réception, il attrape au vol la sangle qu'il a lové à un pied du premier pallier à l'ascension. Le frottement du néovectran sur le tube le dépose en douceur sur les genoux, lui rend la pesanteur et la douleur. Soif.

Il change de ligne de vie. Zone des cuves. Celle de l'eau est la plus longue. En dehors de la survie de l'équipage, elle permet d'alimenter un générateur auxiliaire. Moins puissant que la voile mais bien suffisant quand les moteurs ont été vaporisés par ceux qu'il fuyait. Qu'il ne reste que les modules de survie et l'ordinateur quantique à nourrir d'électrons. Suffisant en tout cas pour un vaisseau porté par un flot de pierre sans fin qui rampe autour d'une cacahuète de fer.

Le temps qu'il dévie les vannes et ouvre le robinet, le voilà dans l'ombre de la cuve, La poche se gonfle trois secondes et reste suspendue, tombante, flasque. Dernière tétée. C'est moche, une poche molle. On dirait que quelqu'un l'a entamée avant lui. Elle ressemble à un reste.

Comme il ne peut prétendre à la surprise, reste la stupeur lasse.

Sa première pensée consciente est de se demander s'il a vraiment soif. Avant la descente, il a bu les deux gorgées tièdes que le scaphandre a glanées sur l'ascension. Un rituel comme une mise en bouche avant la chute.

Sa seconde pensée est une requête à son casque, pour connaître un chiffre : Le temps que cette quantité d'eau va donner au générateur pour alimenter les systèmes de survie et le jeu. A la plus haute résolution, le jeu.

Il est au-delà de la soif.

Il verse les 30 minutes d'eau dans le réservoir du générateur à hydrogène.

Le trajet retour est plus facile, porté par le courant minéral il glisse lentement vers l'entrée du cocon de sable vitrifié. Pénètre le tunnel, le sas, le vaisseau. Il ne se déséquipe même pas. Il se love sur la couchette sim avec son scaphandre. C'est à la fois un baptême et un sacrilège,. Il doit forcer un peu sa place, elle n'aime pas.

A sa gauche l'hologramme tactique scintille des vecteurs de dizaines de vaisseaux qui évoluent dans son secteur. Il sait que la plupart doivent avoir la taille de sa propre boîte crânienne, pilotés par des IA et incapables de porter secours à une nef habitée, d'un autre temps. Que parmi ces vecteurs il y a aussi ceux à qui il doit son naufrage, auprès desquels il n'a aucun intérêt à se signaler. Même mort. Et peut-être un vaisseau habité -il n'est même pas sûr qu'il en reste-, qui n'aurait aucune raison de dépenser de l'énergie à plier l'espace-temps pour une épave, une maigre cargaison et un idéaliste dont la tête n'est même pas mise à prix.

Il active le jeu, échange le casque de son scaphandre contre celui de la VR.

Les lèvres rouges de la poupée effleurent son oreille. Elle prononce les 7 chiffres en russe. Elle n'en dira plus jamais d'autres car une fleur rouge comme ses lèvres vient d'éclorre sur son front. Déjà ceux qui le suivent sont sur le toit. D'un tir au jugé du Luger P08 emprunté à un autre chapitre, il pulvérise la verrière la plus proche et plonge au hasard entre les éclats de paleoverre, les feuilles et les balles. Deux étages plus bas, les semer est un jeu d'enfant dans ce jeu pour les grands. Il avale le ventre de l'immeuble dont la moquette a le bon goût d'insonoriser sa course. Des cursives, des

escaliers, un couloir en particulier, une porte. La chambre de la fille. Son sac, son unité, le coffre, sept molettes chiffrées chromées...

Il s'approche, le dépasse, entre dans la salle d'eau. Sans se dévêtir, il pénètre la cabine de douche. Ouvre la barre d'options, pousse la résolution à fond, ouvre le robinet. L'eau est brûlante, la vapeur claire, authentiquement liquide, épouvantablement dispendieuse, même en q-bits. Dans le chaos de vapeur, il ralentit le passage du temps subjectif... Il a soif. Le générateur d'hydrogène sera à sec bien avant l'arrivée des méchants.